



René Berteloot

*PAIN D'ALOUETTE
et autres contes
du pays minier*

Editions de l' A.P.L.O. - 2012

René Berteloot

**PAIN D'ALOUETTE
et autres contes de la mine**

PROPOS PRELEMINAIRES

Les textes présentés ici se rapportent tous à la vie des mineurs. Leur facture inégale n'échappera pas au lecteur intransigeant sur la forme. Toutefois, l'indulgence d'un public qui a bien voulu accueillir Melaine avec un bienveillant intérêt l'incitera à n'y voir que la conséquence naturelle du temps. Plusieurs décades (faut-il le préciser) séparent les écrits les plus anciens des plus récents. Mais là n'est pas l'important.

Non plus que certains aient été publiés, quand d'autres promis à un sage oubli en furent tirés par d'amicales pressions encouragées par l'affectueuse et confiante obstination des proches de l'auteur.

D'aucuns noteront que ces textes correspondent à l'itinéraire d'un Melaine devenu adulte. A vrai dire, les plus anciens furent écrits il y a quarante ans, sur un coin de table, la journée terminée. Dans ce cas il s'agissait avant tout de relater, de témoigner, avant que soit atténuée l'émotion. Tyrannique inspiratrice, celle-ci est seule capable de dicter les mots les plus justes ou les plus forts, quand il est s'agit du vrai et de l'humain. Mais, on le sait, la fatigue intellectuelle succède, vite, à la fatigue physique. La finition était alors reportée à plus tard. Les derniers scrupules de syntaxe disparaissaient tandis que s'affinait l'écriture. Car on peut être mineur de fond et avoir la passion d'une langue rigoureuse.

Les plus récents de ces textes procèdent d'une démarche légèrement différente. L'inspiration naît de faits réels, mais l'imagination y tient un peu plus de place. Tout aussi bien l'auteur ne revendique-t-il pas de faire œuvre strictement documentaire. Ni de se substituer aux historiens ou aux sociologues. Mais on lui reconnaîtra le droit d'évoquer la vie quotidienne des mineurs. D'en parler en connaissance de cause. Sans recourir aux clichés chers aux auteurs qui n'ont des «gueules noires" qu'une approche bien superficielle. Trop superficielle. Il en est des souvenirs de la mine

comme de ceux de la guerre : chacun en garde les siens propres, selon sa perception personnelle des faits. L'auteur parle de ce qu'il a vécu, vu, entendu.

En présentant ces écrits non pas sur la mine, mais sur les mineurs, l'auteur a pris le risque de déranger. Comme il reste bien peu de mineurs, on s'est mis à en parler au passé, et à leur réserver la même compatissante estime qu'aux espèces protégées. Il se peut qu'un érudit au grand cœur les affuble un jour d'un nom latin pour mieux les identifier ... De parler d'un travail effectué en milieu fermé et dans des conditions particulières peut devenir lassant, à la longue. Et tout autant de revenir sur la vie rude et les peines de ces hommes qui apprirent très tôt à souffrir dignement. Enfin, il a pris le risque de déranger en présentant des personnages qui ne sont pas, forcément, tout à fait tels qu'on les a conventionnellement représentés, tels qu'on les a imaginés et parfois imposés.

L'auteur n'a pas cherché à mettre en scène des martyrs ou des héros. Mais des hommes. Car les mineurs sont, avant tout, des hommes. Ne l'oublions pas. Donc, des hommes avec leurs défauts et leurs qualités, comme tous les hommes et, comme tous les hommes capables de grandes choses et, aussi, de plus petites. C'est d'eux que l'auteur a voulu parler. Et de leur vie simple, quotidienne, telle qu'elle est. Il a voulu parler de ces gens qui n'ont pas vraiment choisi d'être mineurs. On choisit son métier, quand c'est possible.

Mais être mineur n'est pas un métier. C'est la peine qui vous tombe dessus pour ne plus vous lâcher.

La plupart de ces hommes sont devenus mineurs parce qu'ils sont nés, là, dans ce coin de terre où l'on a découvert du charbon. Alors, il a fallu des bras pour l'extraire. Ils étaient sur place: ils ont vendu leurs bras. D'autres, parce qu'ils avaient vu faire leur père, et le père de leur père, et le père de leur mère, et bien souvent leurs frères. D'autres, encore, sont venus des régions agricoles, parce que le lopin de terre ne nourrit plus son monde à force d'être partagé, à force de tailler des parts nouvelles dans des parts déjà trop petites. D'autres, enfin, tout simplement. Ceux à qui on a dit: « Tu as l'âge de travailler, à présent ». Comment travailler ailleurs qu'à la mine, quand il n'y a qu'elle? L'estomac réclame tous les jours. Il ne se lasse jamais. C'est l'homme qui se lasse de résister, de tenir tête à la mine Et le paysan devient une « gueule noire » de plus. Comme celui qui avait l'âge de travailler, et celui qui avait vu faire tous les siens. Il y a parfois ceux qui feignent de crâner, disant: « Plus tard, je trouverai mieux. Et je partirai. ». Le temps passe. Mais dès que la mine les tient, elle les tient bien. Ils se retrouvent prisonniers de la mine, vieillissant ensemble dans la mine, pour elle et à cause d'elle.

La vie quotidienne de ces hommes~là mérite bien qu'on en parle et qu'on s'y arrête. La vie de ces hommes~là et, aussi, et tout autant, de leurs femmes. Des femmes de mineurs. Des femmes qui partageaient

leur vie, leurs joies, leurs peines, bien souvent leur misère. Avec, en plus, leur crainte inexprimée, leur crainte constante, impuissante, que ne les frappe la mangeuse d'hommes. Leur crainte silencieuse, de ces femmes au courage effacé dont on n'a pas assez parlé, était leur compagne de chaque jour. Et ceux qui n'ont pas vécu cette vie~là ont pu prendre leur silence pour de la résignation; les plus obtus d'entre eux, pour de l'indifférence ...

Or, cette vie~là est faite de moments d'attendrissement, d'espoir, de révolte. Elle est faite d'amour, de rires, de pleurs, de petites joies et de grandes peines. Elle est faite de courage, de solidarité et de dignité. L'auteur n'a d'autre ambition que de la raconter, dans les textes qui vont suivre, telle qu'il l'a vécue, perçue et observée, avec toute la liberté d'esprit qu'il croit avoir toujours manifestée.

René Berteloot

PAIN D'ALOUETTE

et autres contes de la mine

Pierrot ouvre brusquement la porte, une porte massive au bas de laquelle il vient de cogner du pied, et le courant d'air fait s'envoler le point-du-jour d'étamine blanche : un coupon-réclame de la coopérative. Sur la table garnie de toile cirée, il pose la miche fraîche et croustillante. Puis il s'assied sur une chaise en bois, en se gardant bien de poser les pieds sur les barres : tout en reprisant des bleus de travail décolorés par des lessives trop insistantes, Adèle le surveille.

Adèle attend que Pierrot demande le croûton. Elle posera alors son ouvrage sur le dossier de la chaise, et ira prendre au bord de la cave un bocal de confiture. Elle fait elle-même toutes ses confitures pour passer l'hiver. Moins pour gâter Pierrot qui, pourtant, les adore, que pour économiser le beurre (« Où irait-elle à la messe, avec une quinzaine d'ouvrier du jour? »). La rhubarbe, qui pousse volontiers dans le jardinet, en constitue l'élément de base. Sur le pain, elle fera le simulacre de reculer son doigt à l'appétit de Pierrot ("Tu as encore plus grands yeux que grande panse")

pour ne rien gaspiller, et quand elle aura coupé le croûton, après avoir tracé gauchement une croix sur le plat du pain de la pointe du couteau, elle l'évidera de la mie. Puis, elle coulera une cuiller ou deux de confiture au fond, et replacera la mie.

Adèle attend; et le coton, lentement, par patientes aiguillées, s'impose à la vareuse.

Mais Pierrot se tait. Il est trop sage sur sa chaise.

Soudain:

- M'man, puis-je aller chercher papa?

Adèle comprend maintenant. Elle interroge machinalement le réveille-matin. - Tu peux. Mais sois sage. Et ne traîne pas les rues! ...

Pierrot sait qu'il est l'heure de partir à la rencontre de son père. En revenant de la boulangerie, il a rencontré Antoine, le silicosé, qui tousse les douze mois de l'année à vous fendre le cœur.

Il ne sait pas encore lire l'heure au réveille-matin posé sur la cheminée en grossière imitation de marbre, entre deux statuettes de biscuit : il est encore trop jeune pour le faire. Mais il la lit dans la vie quotidienne, dans les menus détails de chaque jour. Il sait qu'Antoine rentre chez lui avant que la sirène ne se plaigne, et que cette plainte précède de peu le retour du père.

Il a remarqué aussi que la salle de séjour venait d'être fraîchement lavée, que le café frais filtrait lentement dans la cafetière émaillée bleue, embaumant la cuisine de son odeur particulière, que sur la table

venait d'être posée une tasse propre, celle du père, jaune clair avec un bouquet de fleurettes, ainsi que la petite bouteille de goutte et le sucrier de faïence, qu'une chaise était avancée, et les pantoufles mises en évidence sous la cuisinière blanche ornée de tulipes rouges.

Pierrot descend dans la cour dallée sur trois rangées de plaques de mâchefer, jusqu'à l'allée du jardin. Il aurait bien envie d'aller explorer la remise, à droite, où le père range ses outils : une manière de rabattu clos de planches de récupération et couvert de tôles ondulées. Il voudrait monter sur le cheval encore poudreux de sciure roussâtre, mais il n'en aura pas le temps. Et puis: s'il était vu?

Dans l'allée du jardin bordée de vieilles pannes, il hésite un instant. Là, une limace, rouge, gluante ... Il l'a vue, qui quittait les carottes. Pierrot, apeuré, fixe attentivement la limace qui bave son indifférence au pied d'une tuile cassée. Il faut pourtant qu'il passe ... Vivement, il esquisse un crochet, si large qu'il foule une touffe de thym. Puis, il court jusqu'au bout du jardin. "Je suis en retard", se ment-il. Et il se retourne en fermant la petite porte branlante. Le gros lilas à fleurs doubles est tout triste. L'automne ne lui réussit guère, de la pluie perle encore de ses branches raides. Quelques choux fourragers dressent bêtement leurs tiges jaunies : c'est tout ce qui reste dans le potager, avec l'oseille, les épinards, la rhubarbe, et quelques autres plantes.

Le jardin donne sur un autre coron, calme et propre. Pierrot s'y engage et parvient bientôt près du pont qu'il contourne pour accéder à la grand-rue, celle des magasins.

La pâtisserie fait le coin, et il s'émerveille devant sa vitrine. En face de la pâtisserie, se tient le cinéma. Comme c'est jeudi, le grand volet métallique du hall est levé. Il s'enhardit à y pénétrer, tout petit, tout petit, pour ne pas être pourchassé par les balayeuses. De belles grandes affiches multicolores, avec des têtes énormes, tapissent les murs.

C'est la première fois qu'il s'aventure aussi loin ...

Pierrot traverse le rond-point où subsistent des traces des éventaires des marchands forains qui tiennent là leur marché le jour de la quinzaine. Il s'appuie à la grille d'entrée dont la peinture se gerce, sous la pancarte : "Entrée interdite à toute personne étrangère au service".

A pareille heure, la cour est très animée. Des tombereaux de schlamm boueux avec quelques rondins jetés par-dessus - quittent la bascule. Les charroyeurs se hâtent qui voudraient faire un dernière voyage avant la fermeture de la fosse. Un cheval poussif tire une rame de berlines de matériel, vers le fond du carreau, près des chevalets. Un employé en blouse de vichy sort des bureaux, une chemise sous le bras. Un groupe d'ouvriers anonymes sous la poussière de leur visage, se dirigent vers les douches, pressés et las. Derrière la lampisterie, une grue massive hoche régulièrement sa

benne: deux courbettes sans assurance, et une rapide plongée. Des ouvriers, maintenant, se pressent à la sortie, tenant presque tous une bicyclette à la main. Passant devant la loge du marqueur, ils lui crient leur numéro, puis s'éparpillent. ..

Benoît et Robert sortent ensemble. Ils travaillent tous deux au parc à bois, et sont presque voisins. Ils discutent vivement, mais Pierrot ne comprend rien à ces mots inconnus qui reviennent si souvent dans leur conversation.

Pierrot les laisse quitter le rond-point, puis les suit discrètement. Son cœur bat très fort. La joie lui donne des couleurs.

Brusquement, il saute sur le dos de son père, serrant son cou de ses menottes, et l'embrasse. Benoît rit d'avoir été surpris, et Robert se retourne.

- Tiens, il est là, ton brigand! On voit bien que c'est jeudi!

Mon bradé!, rigole le père, mon Cartouche! Comme tes mains sont froides ...

Benoît a le visage gris de poussière, mais Pierrot l'embrasse de bon coeur. Il sent toute l'odeur de la mine et du travail : odeur faite de sueur, d'huile, de bois aux diverses essences, dont sont imprégnés les vêtements du manœuvre.

Tout en cheminant, l'enfant raconte ce qui s'est passé au logis dans la journée, et ne fait grâce d'aucun détail. Il est assez embarrassé pour expliquer comment Blanc-Bec, le chien, en est arrivé à vouloir le mordre.

- En voilà une sale bête! Je vais lui donner du bâton en rentrant. .. Et Pierrot finit par avouer.

Pendant que Benoît boit lentement son café, Pierrot va vers sa musette, une vieille musette de toile kaki cent fois reprise que le père a posée au coin du fourneau, près de la charbonnière.

Il en retire une raccource et le bidon de tôle bosselé. - Laisse ça! gronde Adèle; tu vas te salir...

Mais Pierrot fait la sourde oreille.

Benoît pose sa tasse sur la table.

- Où est Pierrot?

Pierrot? Le voici qui s'approche, tendant à son père la mallette de toile bleue. - Tiens! Donne-la moi, la mallette ... A-t-il été sage, au moins?

Personne ne répond.

Etre sage, à son âge ... Ce serait mentir. D'ailleurs, le jeudi est-il fait pour que les enfants soient sages?

- Je t'avais rapporté du pain d'alouette, reprend Benoît, mais comme je sais que tu ne l'aimes pas ...

Et Pierrot mord à pleines dents dans le pain sec et gris que le couteau économe d'Adèle a griffé d'axonge, ce pain auquel la mine a donné son goût, un goût d'aventure et de mystère pour un enfant de six ans.

Avril 1955

*Vous avez aimé cet extrait de « Pain d'alouette » ?
Commandez-en la version numérique intégrale – 10 euros*